



Les Mémoires d'Edmond

SIMEONI

Anne Chabanon

————— 1934-2018 —————

85 ANS DE PASSIONS CORSES

Flammarion

Les Mémoires d'Edmond **SIMEONI** Anne Chabanon

Edmond Simeoni s'est éteint le 14 décembre 2018 à l'hôpital d'Ajaccio. Médecin, humaniste, défenseur intransigeant de la démocratie et des droits des peuples, le père du nationalisme corse contemporain est resté pour beaucoup l'homme d'Aleria. Celui qui, en août 1975, avait occupé une cave viticole dans la Plaine orientale de l'île, osant, le premier, défier l'État français. Le sang avait coulé, malgré lui, et il ne se l'était jamais vraiment pardonné.

Il y a quelques mois, à l'automne, « le docteur » avait accepté de remonter le temps et de rassembler ses souvenirs. L'heure était venue de raconter un parcours hors norme dans ce qui serait, disait-il non sans fierté, l'ouvrage de ses Mémoires. Au fil des pages s'y déploie une vie préoccupée par l'équité, où ses nombreux combats prennent tout leur sens : l'environnement, les fraudes, la corruption, la justice sociale et le respect de l'autre...

Edmond Simeoni est mort quinze jours après la dernière rencontre avec l'auteur.

Anne Chabanon est journaliste au quotidien Corse-Matin, où elle est reporter politique. Parmi d'autres sujets, elle suit les nationalistes depuis 2010.

Flammarion

Les mémoires
d'Edmond Simeoni

ISBN : 9782081493148

©Flammarion, 2019

Anne Chabanon

Les mémoires
d'Edmond Simeoni

Flammarion

À Lucie Simeoni

« Je n'aurais pas dû occuper la cave d'Aleria en 1975 où sont morts deux hommes jeunes et où un autre, un de mes amis, un de mes frères, a été gravement blessé. La Cour de Sûreté de l'État, peu suspecte de complaisance à mon égard, m'a certes blanchi du meurtre et de complicité en ce qui concerne les deux gendarmes, mais depuis cette date j'ai la conviction charnelle, car des hommes sont morts sous mes yeux, qu'aucune cause au monde n'autorise des blessures et a fortiori la mort [...]. La paix, l'identité, la démocratie, la justice sociale et la tolérance ne sont pas inaccessibles. »

Docteur Edmond Simeoni
Théâtre de Bastia, autocritique,
29 juin 1987

« Nous n'avons rien oublié des occupations, des manifestations, des nuits d'angoisse, des parloirs de prison, des silences de nos pères, des larmes de nos mères, des injustices subies qui ont été notre lot pendant des décennies. »

Gilles Simeoni,
président du Conseil exécutif de Corse
Assemblée de Corse, Ajaccio, extrait
du discours d'investiture,
17 décembre 2015

Ajaccio, 14 décembre 2018, 13h52

« **J**'avoisine le siècle d'existence quand même ! », plastronnait-il ce jour-là, relativisant les seize années qui l'en éloignaient encore, montrant plus de fierté qu'une réelle peur de mourir, songeur malgré tout. Il était vêtu d'une chemise d'intérieur couleur bordeaux qui avait dû être à sa taille mais dans laquelle son long corps émacié flottait désormais, le faisant ressembler à *L'Homme qui marche* d'Alberto Giacometti. C'était une matinée corse, le 27 octobre 2018.

Pourtant, cédait-il un peu, la voix soudain moins assurée, le ton moins bravache, la mort, il y pensait. Souvent. Davantage encore depuis la dernière

opération subie un mois auparavant, en septembre, qui l'avait affaibli. Il continuait de sortir de temps à autre, consentant alors à abandonner sa table d'écriture pour honorer une dédicace, un rendez-vous. Il attrapait sa casquette fétiche, la vissait, l'inclinant dans un geste d'automate sur l'oreille gauche, enfilait une veste chaude et s'en allait, calme et droit. Tête haute, œil d'aigle à peine plissé, planant au-dessus de la foule pour repérer les visages familiers, regard bleu intense que les ans avaient légèrement teinté de brume sans parvenir à en ternir l'éclat.

À 84 ans, après deux infarctus, dont le premier à l'âge de 49 ans, et six pontages, Edmond Simeoni estimait que le moment était venu de transmettre un legs – son héritage – aux générations passées et à venir entre lesquelles il n'avait jamais cessé de faire le lien.

Avant de s'en aller, il voulait dire. Pas seulement refaire le film. Dire, à ceux qui resteraient après lui, son espoir dans une Corse qui n'avait d'autre choix que de s'inscrire dans une ère moderne tout en préservant son identité, son chemin.

Dans son appartement de l'avenue de Paris à Ajaccio, fenêtres ouvertes sur la place de Gaulle, où nous avons échangé durant l'automne 2018, la

petite bibliothèque avait renoncé à contenir une vie d'action et de réflexion, de coups de gueule et de révoltes, d'amour et d'erreurs.

Il y avait là une curieuse superposition entre le supplément d'âme et de désordre habillant d'histoire(s) la pièce de travail. Témoin de cette existence hors du commun, jonchant parfois le sol, un joyeux mélange de courriers, de livres, de documents, de photocopies et d'objets divers, telle cette bandera (le drapeau à tête de Maure, emblème de l'île) qui avait vu la reddition d'Aleria en 1975. Pendant plusieurs années, elle avait été détenue par un ancien gendarme qui avait participé à l'opération. Et puis, miracle ou fatalité, elle était revenue à sa place, entre les mains du docteur.

Dans le salon attenant, la maquette de la cave viticole assiégée ce jour-là par les forces de l'ordre et reconstituée à l'identique avait trouvé place dans un coin, sur le carrelage.

Dire. Sur le fil parfois terriblement ténu d'une mémoire combative mais consciente que le temps la lissait irrémédiablement.

Ce témoignage testament qu'il voulait laisser en se replongeant dans l'histoire tumultueuse qui façonne son pays depuis près de soixante ans,

Edmond Simeoni l'a nourri d'anecdotes, d'images, de silences, d'éclats de voix, d'impatience, de pédagogie, d'omissions aussi, livrant sa part de souvenirs. De vérité.

Il avait hâte de le tenir entre ses doigts. Il aurait ainsi pris de vitesse le cours du récit.

Personne n'imaginait qu'il s'agirait de ses dernières confidences.

Le 24 novembre, il avait reçu des mains de Roger Torrent, le président du parlement catalan, le Coppieters Awards 2018, un prix qui récompense une personnalité pour son engagement en faveur de la culture, de la paix et du droit à l'autodétermination des peuples d'Europe.

Trop fatigué, il n'avait pu envisager le voyage à Bruxelles. La cérémonie s'était donc déplacée à Ajaccio. Sur son blog, deux jours plus tard, il remerciait et annonçait faire un break « *provisoirement* ».

Il devait partir à Marseille y subir une énième intervention. Mais les choses se sont compliquées après l'opération.

Edmond Simeoni a accompli un dernier effort, prendre l'avion, revenir en Corse. Comme si le médecin qu'il n'avait cessé d'être lui avait envoyé

AJACCIO, 14 DÉCEMBRE 2018, 13 H 52

un ultime signal. Il était temps. On l'attendait. Il fallait partir.

C'est ce qu'il a fait. À l'hôpital d'Ajaccio. Le père du nationalisme corse contemporain s'est éteint le 14 décembre 2018 à 13h52.

Son dernier souffle a été pour Lucie. Sa femme. Sa lumière.

Prologue

Il n'y aurait jamais dû y avoir de morts. Telle que l'opération avait été préparée, la violence était inconcevable. Impensable. Un meeting avait été prévu, qui devait rester pacifique, presque bon enfant, même si on allait faire comprendre à l'adversaire que l'on n'était pas dupe. Cette occupation, il la fallait. Mais elle serait avant tout symbolique.

Et pourtant, des coups de feu sont partis. On ne sait d'où. À quelques mètres d'une cave viticole, deux gendarmes sont en train d'agoniser à l'endroit où ils se sont écroulés, à même le sol. L'un est un gosse ou presque, 20 ans. Dans le camp d'en face,

un homme hurle de douleur, le pied droit déchiqueté par une grenade. Il est 16 h 20, ce 22 août 1975, à Aleria, en Corse, dans la Plaine orientale de l'île que dessert la route nationale 193 dont le tracé épouse les courbes raides de l'intérieur, d'Ajaccio à Bastia, en passant par Corte.

Soudain, une silhouette émerge de la poussière moite et poisseuse. Celle d'un médecin de 41 ans vêtu d'un tee-shirt orange, d'un bas de survêtement bleu marine à bandes latérales blanches, un petit sac à dos kaki bon marché sanglé aux épaules. Il tient à la main un fusil de chasse qu'il remet à l'un de ses compagnons tout en continuant à marcher d'un pas régulier et volontaire. Il est prêt à se rendre.

La veille encore, il tenait cette cave viticole sous son contrôle et celui d'une douzaine d'hommes. Des militants nationalistes, réunis là pour dénoncer un vaste système d'escroquerie autour de la chaptalisation du vin corse après l'attribution massive de lots de terre aux rapatriés d'Algérie dès le début de l'année 1962, trois mois avant la signature des accords d'Évian en mars. Des lots initialement destinés aux Corses.

PROLOGUE

Face à l'homme au tee-shirt orange, sur lequel est inscrit en lettres noires capitales le mot « autonomia » accompagné d'une Corse stylisée doublée de l'acronyme ARC (Action pour la Renaissance de la Corse), quelque 1 200 hommes envoyés dès l'aube sur l'ordre du ministre de l'Intérieur, Michel Poniatowski. Derrière eux, tels de gigantesques hannetons dont les vignes alentour ne parviennent pas à dissimuler la carapace verdâtre, des blindés attendent eux aussi des ordres.

Le médecin s'arrête. Un militant portant un drapeau à tête de Maure à son côté, il fait une déclaration : « *Conformément à ce qui a été décidé, je vais aller me constituer prisonnier. Pour notre part, le combat politique commence. Je suis sûr qu'aujourd'hui, dans l'escalade, un pas grave a été franchi* », scandent-il avec le phrasé staccato qui le caractérise déjà.

Quand il a terminé, il se dirige vers le photoreporter de l'édition corse du *Provençal* qu'il embrasse, jette un regard autour de lui, adresse un dernier salut de la main avant de monter dans l'hélicoptère de la gendarmerie dont le rotor tourne déjà.

Cet homme au tee-shirt orange, c'est Edmond Simeoni, un gastro-entérologue bastiais inconnu

des services de police. Et des Français. Mais qui devient, ce jour-là, le symbole du nationalisme corse. Celui par lequel la première action violente contemporaine s'écrit, malgré lui et à cause de lui, en lettres de sang.

Rien ne le prédisposait pourtant à s'engager en politique. Aux fauteuils institutionnels, Edmond Simeoni avait toujours préféré les tribunes improvisées.

Surtout, il voulait être footballeur professionnel. Il était doué, l'Olympique de Marseille lui tendait les bras. Il avait 17 ans, la rage au ventre, il aimait la chasse, la pêche, le braconnage, son village de Lozzi au pied du Cinto, là où la neige ne s'avoue jamais vaincue. Mais cela, c'était avant. Avant qu'un coup de poing en décide autrement.

La silhouette d'une mère

En ce 2 septembre 1940, alors qu'un an plus tôt, le 3 septembre 1939, la France a déclaré la guerre au III^e Reich, c'est jour de rentrée.

Le petit Edmond Simeoni a hâte. Il entre en primaire à Francardo, un gros village situé dans la région montagneuse du centre de la Corse. Il a eu 6 ans le 6 août. La salle est encore tiède des couleurs de l'été, des derniers parfums du maquis sec et cassant avant qu'il ne prenne le goût humide et velouté de l'automne.

Edmond Simeoni veut apprendre. Sa mère a eu le temps de les imprégner lui et ses deux frères, Max, l'aîné, et Roland, le cadet, de cette certitude

qu'apprendre, c'est savoir. Et savoir, c'est pouvoir se débrouiller partout et toujours, dans chaque situation et en toutes circonstances. Savoir, c'est être libre.

Madame Leonelli a procédé à l'appel des enfants. En classe, le voisin de banc s'appelle Riri Nasica. Si Edmond Simeoni se souvient de lui, ce n'est pas parce qu'il est mort aujourd'hui. Mais parce que Riri Nasica est à l'origine d'une découverte magique en ce jour de rentrée qui aurait pu être un jour heureux, lisse et sans tache. Sauf que le hasard a prévu que ce serait un jour percé, un jour troué.

Le premier trou, c'est en utilisant le crayon magique de Riri, un crayon à papier avec à son extrémité un moignon de gomme, qu'Edmond le fait. En voulant effacer un mot, il a trop frotté, erreur de débutant, fatale. La feuille sur laquelle il vient d'écrire son nom s'est déchirée sur quelques millimètres. La magie a soudain pris fin.

Le deuxième trou sera d'un diamètre bien plus grand. Il sera béant. Il ne transpercera pas une simple feuille de papier, il l'atteindra en plein cœur.

En face de l'école de Francardo où Edmond fait sa rentrée, se dresse la gare ferroviaire. Alors qu'il tente de réutiliser le crayon gomme, il tourne

soudain la tête, laissant son attention flotter un instant. Cette silhouette, il la connaît. C'est sa mère.

Elle a une valise à la main. Elle s'en va faire des études de sage-femme sur le continent, la décision a été prise. Il le faut. La famille vit mais la famille est pauvre. On n'a rien dit au gamin la veille. On n'a pas voulu. Pas su.

« Ce jour-là, mon premier à l'école primaire, j'ai vécu la plus belle des découvertes et la pire des blessures. »

Cette mère qui s'apprête à disparaître pendant plusieurs années pour poursuivre ses études n'est pas un personnage ordinaire dans la famille.

Elle n'est pas née en Corse, n'y a pas grandi, à peine y a-t-elle vécu. Elle se prénomme Carlita. « Elle portait un prénom sud-américanisé, diminutif hispanisé de Charles, Carlu, son père, parce qu'elle avait vu le jour à Pointe-à-Pitre. Elle avait été élevée aux Antilles chez mon grand-père originaire du Cap Corse mais qui s'était éloigné de l'île, comme beaucoup de Corses contraints d'aller chercher du travail ailleurs. Il avait fait un premier séjour à Porto Rico où il était resté très peu de temps, puis il avait rejoint les Antilles françaises.

Il était entrepreneur jusqu'à ce que le krach de 1929 le ruine. Le souvenir de ma mère est associé à la musique classique : elle joue du piano, elle aime Chopin ; ma mère, c'est aussi le luxe, la soie, c'est la grande vie dans laquelle elle a baigné durant toute son enfance et son adolescence, avec des études poussées pour l'époque. Elle a connu mon père alors qu'elle était venue se reposer pour les vacances d'été avec ses sœurs à Orezza¹. Mon grand-père n'avait qu'un rêve, marier ses quatre filles avec quatre Corses – il n'était pas raciste mais traditionaliste et il y tenait beaucoup – mes parents se sont mariés très vite. »

Carlita Morazzani, ni Antillaise ni tout à fait Corse, un peu des deux par défaut, peau et chevelure claires, nourrie de festivités joyeuses sous le soleil d'un autre monde, ne sait pas ce qui l'attend. Elle est projetée dans un univers archaïque, sans aucun confort, et doit faire face à une réticence de l'ensemble du corps social. On la regarde comme une étrangère qu'elle est au sens premier, elle n'est pas du pays, ne parle pas le corse même si elle l'approvisera très vite. Aux yeux des autres,

1. Dans la région de la Castagniccia, en Haute-Corse.

c'est une continentale. Les premières années sont difficiles. « Elle se heurte immédiatement à toute la partie de la famille de mon père, les femmes, notamment, qui sont les gardiennes du temple et qui ont toujours vécu là-dedans. »

La famille Simeoni puise ses racines dans deux régions. Le père, Ferdinand, originaire du village de Lozzi, a commencé à gagner sa vie en étant fromager. Il est issu d'une famille implantée dans le Niolu, berceau des bergers, au cœur de la montagne corse, une région rugueuse et virile où le climat éduque à la vie. L'autre branche familiale, c'est celle qui se greffe à Francardo, dans la région d'Omessa, au centre de l'île, par les liens du mariage. Les Simeoni, comme beaucoup de familles insulaires, mêlent donc deux souches, rurales toutes deux.

« Mon village, Lozzi, est le deuxième le plus élevé après Calasima qui culmine à 1 100 mètres d'altitude place de l'Église. À l'inverse de Francardo que l'on traverse, où il y a beaucoup d'étrangers, où l'on trouve de nombreuses industries, mais aussi des briqueteries, des menuiseries, Lozzi, c'est l'affectif, la véritable immersion dans une Corse authentique et qui n'évolue pas. Si la société corse a amorcé une industrialisation à Francardo, 35 kilomètres plus

haut, Lozzi reste une communauté de montagne rythmée par ses chants polyphoniques, les efforts physiques, la frugalité, la solidarité, les saisons, et offre une vie saine dans une société agro-silvo-pastorale avec ses rites ; on tue les coqs en tirant des pierres, on braconne et on pêche beaucoup. Surtout, je fais du sport de façon interminable, des courses, du football, sur le terrain, on dit que j'ai du talent. La récolte des châtaignes, faire des branchages pour les chèvres, tout ça, je l'ai tété. Au village, j'ai été un enfant heureux et très libre. C'est lui qui m'accompagne depuis quatre-vingt-quatre ans, c'est ce village de la montagne qui a fait ce que je suis devenu, il m'a littéralement infusé, perfusé, il m'a tout appris. Aujourd'hui, l'image refuge c'est la vue du Niolu, des montagnes enneigées. »

Carlita partie sur le continent, Edmond est confié à son oncle et à sa tante germaine. Madeleine, la sœur de son père, s'est mariée à Francardo. Eux aussi élèvent trois enfants, mais il est plus facile pour eux d'en accueillir un quatrième que pour Ferdinand, dont la situation est bien trop modeste pour nourrir trois bouches.

Aux yeux du fiston, cependant, son père n'est pas qu'un simple fromager, « c'était quand même

un autodidacte, qui avait une très forte culture et qui était allé au séminaire – le mot magique à l'époque, le séminaire ». Mais le séminaire ne donne pas à manger pour cinq.

Alors, Madeleine, la tante, et Antoine – un Luciani – son mari, vont prendre le relais naturellement. Edmond va grandir à leurs côtés.

« Mon oncle est certainement l'un de ceux qui ont le plus compté dans ma formation de petit garçon et d'homme. Un travailleur, un homme qui s'est fait lui-même, parti de rien, et qui a réussi en montant une scierie. Il était respecté, parlait exclusivement corse. À l'époque, c'est lui qui me réveille tous les matins à 6 heures. Il ne cesse de me répéter en corse : "quand tu vois un homme qui prend son travail le matin alors qu'il n'y a plus d'étoiles dans le ciel et qui s'arrête le soir avant qu'elles ne soient revenues, méfie-toi ! C'est qu'il n'est pas très sérieux". Mon oncle avait eu trois enfants d'un premier mariage, et si on ne peut pas dire que les rapports avec la nouvelle famille aient été excellents ; en revanche, mes rapports et ceux de mes frères avec nos cousins germains par alliance étaient très bons. On avait choisi de

ne pas épouser les querelles des vieilles tantes du village. »

Sous le toit de son oncle et de sa tante, le gamin n'est pas malheureux. Et pourtant : « ces quatre ans sans ma mère, je les ai vécus avec l'idée bizarre d'un remplacement affectif, heureux et d'une rare densité, mais un peu castrateur malgré tout. Je n'ai pas eu véritablement de figure tutélaire sinon cette tante germaine, avec tout ce que cela implique de dévouement, de sacrifices, de passion pour les hommes de la famille. Elle me vouait une vraie adoration, ce qui s'est traduit par une éducation beaucoup plus indulgente que celle qui était donnée à mes deux frères qui vivaient à L'Île-Rousse, où mon père avait monté une fromagerie ».

À L'île-Rousse, pas de bavardage, pas de chichis, pas de gâteau le dimanche. Dans l'enceinte de la maison balanine, on parle corse là aussi. Le français reste la langue de la promotion. « Enfant, je n'ai pas le souvenir d'avoir entendu parler français en dehors de l'école. »

Le corse, Edmond l'apprend en l'écoutant, en l'entendant, mais surtout à travers les chants. Car les chants sont partout, ponctuant toutes les cérémonies, chaque date importante de l'année.

Parallèlement, « la religion occupe une part importante. Non pas l'éducation à la religion, j'ai été allergique d'emblée aux enfants de chœur, aux scouts, à toutes ces choses-là. Je n'aime pas tellement les encasernements, mais j'ai toujours été sensible aux rites qui imprègnent la société corse, les mariages, baptêmes, décès... La religion est omniprésente dans mon enfance, pas le culte ».

Chez les Simeoni, on parle aussi de la guerre. Les enfants en ont une perception confuse. La guerre arrive « par la pénurie qui ne confine jamais à la misère parce qu'il y a les champs, les poulets, et par les échos qu'en donnent nos cousins. L'un d'eux s'est engagé dans les troupes de libération, il a fait la campagne d'Italie. On vivait cette période intensément, mais cela restait tout de même à distance. Il n'y avait pas de journaux, on ne savait pas ».

Et puis, les radios crachotent malgré le brouillage. On écoute Radio Londres beaucoup, même si le contexte familial est un peu particulier. « Mon père avait grimpé les échelons et il était devenu maire de Lozzi. Il était pétainiste alors que mes oncles et cousins germains étaient gaullistes et soutenaient la Libération. Et moi, je baignais là-dedans et j'en entendais parler sans arrêt. Que

mon père ait été légitimiste et légaliste n'avait pas créé de problème au sein de la famille, il n'avait appris que cela... Cependant, ce n'était pas non plus le type qui prenait les banderoles en criant "Vive Pétain !". Mes oncles et mes tantes étaient plus engagés dans l'opposition au nazisme. Malgré tout, il n'y a pas eu de choix déchirant. Quand j'ai été en âge de comprendre, mon père m'a dit un jour que Pétain, avec Foch et les autres, avaient sauvé la patrie en 1914 ».

C'est plus tard, devenu adulte, de retour en Corse après ses études de médecine à Marseille, qu'Edmond Simeoni, l'enfant qui chantait avec ses copains *Maréchal, nous voilà* dans la cour de l'école de Francardo, cherchera à savoir.

« Même si, au plan politique, mon père n'a pas eu d'ennui à la Libération, longtemps après, quitte à affronter la vérité, je me suis enquis de son rôle dans cette période de sa vie auprès de résistants qui étaient à Bastia et qui nous connaissaient. S'ils m'ont confirmé qu'il n'était pas gaulliste, qu'il n'était pas avec eux, qu'il ne participait pas aux attentats, ils m'ont aussi certifié que c'était un maire comme il y en avait d'autres. Cela m'a conforté que de grandes figures de la résistance

LA SILHOUETTE D'UNE MÈRE

corse me disent que je n'avais pas d'inquiétude à avoir. »

À la fin de l'année scolaire 1944, Edmond Simeoni décroche son certificat de fin d'études primaires.

Ce jour-là, il fait trois malheureux. « Le jour de l'examen, au grand désespoir de mon maître qui m'estimait beaucoup, j'avais écrit dans ma copie : "quelle contentesse fut la mienne", c'était un cor-sicisme qui vient du corse *cuntintezza*. Mon père et ma tante avaient été effondrés que je puisse avoir à ce point malmené la langue de Molière. »

Veillée funèbre avant l'exil

Le certificat en poche, impossible de rester dans la région qui a bercé l'enfance. Il lui faut quitter le village pour aller à Bastia, la grande ville, à 80 kilomètres de Lozzi. La fin de la Seconde Guerre mondiale approche.

Dans l'île, patriotes et résistants corses se sont soulevés, seuls d'abord, puis avec l'aide des troupes françaises d'Afrique entre le 9 septembre et le 4 octobre 1943, faisant du territoire insulaire le premier département français libéré et offrant ainsi aux Alliés une plateforme et base militaire éminemment stratégique en Méditerranée.

De cette période, le gamin Simeoni, encore à l'école primaire, conserve depuis le village où il vit le souvenir de « flashs lumineux dans le ciel lorsque, tard dans la nuit, Bastia était bombardée. Les Allemands étaient très peu rentrés en Corse alors que les Italiens l'avaient envahie avec un détachement militaire. Lorsque les Italiens ont quitté la Corse et ont commencé à refluer de l'intérieur de l'île vers le nord à Bastia pour embarquer, les Américains ont débarqué pour préparer l'invasion de l'Italie. Cette image-là est gravée dans ma mémoire. Parce que j'ai 9 ans et que les Américains amènent avec eux l'image de l'opulence, des pains de mie énormes, du chewing-gum, du chocolat, le tout à profusion. Ils arrivent aussi avec toute la simplicité américaine par rapport à nous Méditerranéens, plus pudiques, avec cette exubérance, cette liberté qui les caractérisent. Ils ont commencé à nous délivrer du paludisme¹ en nettoyant les zones infestées. Je les ai côtoyés de près, ils dormaient dans la propriété de mon oncle et de ma tante. »

1. Le paludisme a complètement disparu de Corse en 1960.

Au village, le sentiment français est pourtant très vif alors. Dans cette société insulaire qui n'a pas évolué depuis des décennies, qui comptait environ 280 000 habitants en 1914, avait vécu la saignée de la Grande Guerre – plus de 10 000 morts – et d'importantes migrations économiques, la population s'est appauvrie. En 1950, la Corse est exsangue, avec moins de 200 000 habitants dont beaucoup sont âgés.

« Les Corses n'ont jamais cessé de partir. À ce titre, ce sont des patriotes comme je n'en ai jamais vu. Quand les Italiens nous occupaient, la pire insulte qu'ils pouvaient nous adresser, à nous les enfants, était de nous traiter de « sales Français », cela nous faisait du mal. À Francardo, j'ai vu naître des phénomènes de ségrégation, parce que les Italiens, qui ont toujours fait l'objet d'un ostracisme séculaire dans l'île, aggravé alors par les ambitions du Duce de s'emparer de la Corse, étaient confinés dans un quartier à part. Ils y logeaient mais restaient entre eux, ne se mélangeaient pas, ne se mariaient pas avec les filles du coin. »

Au Vieux Lycée de Bastia, Edmond entre en sixième. Sa mère est définitivement revenue auprès des siens en Corse, et c'est à Bastia que la famille

va se reconstituer, une et à nouveau indivisible. Les trois frères peuvent enfin se voir autrement qu'entre deux dimanches, après avoir passé tant de temps séparés, les deux premiers chez leur père à L'Île-Rousse, le troisième chez son oncle et sa tante à Francardo.

En sixième, Edmond s'applique à d'autant mieux travailler qu'il a en tête une prédiction faite par son père. « Il avait parié que je ferais une excellente première année avant de suivre une courbe descendante dans mes études. Sa prédiction s'est révélée exacte. Au terme d'une sixième récompensée par une mention d'excellence, mes résultats ont ensuite été moins bons. J'ai vite montré une vraie fermeture pour les sciences. En revanche, j'adorais tout ce qui était littéraire. Ce qui m'importait surtout, c'est que nous étions à nouveau tous réunis. Mon père avait acheté une petite compagnie d'assurances à Bastia, ma mère avait aménagé un local dans lequel la législation lui permettait à l'époque de pratiquer des accouchements, et mes frères que je n'avais vus que de façon épisodique étaient désormais à mes côtés. »

Ses frères, Edmond les idéalise volontiers. Quand lui n'a que 10 ans, Max en a déjà 15 et Roland

rebaptisé du prénom d'un petit frère mort très jeune, à 3 ans, ébouillanté, en a 12 à présent. Mais c'est Max qui tient la corde, le benjamin lui voue une admiration sans bornes.

« Mes frères, qui avaient été élevés plus à la dure que moi, me redressaient un peu les côtes, mais j'étais si heureux que nous soyons tous ensemble. Petit, Max avait eu la poliomyélite et il avait perdu l'usage d'un bras. À Bastia, tous les soirs à 18 heures, je le voyais avec son bras flasque, se plier à des séances de physiothérapie sur du matériel que mes parents avaient acheté à grand prix. On lui mettait des électrodes pour essayer de faire revivre son bras gauche. Et puis, un jour, à table, Max a dit à mes parents qu'il arrêterait les séances de soins, que son bras ne revivrait jamais, qu'il fallait en prendre acte, et qu'il ferait sa vie avec. Ou plutôt qu'il la ferait sans. Par la suite, Max, qui a toujours voulu prendre une revanche sur ce statut d'adulte handicapé, a souvent joué les premiers rôles. Il avait une force de caractère hors du commun, et il était l'intermédiaire rêvé, pour le jeune frère que j'étais, entre moi et mes parents. Mon frère m'a accompagné tout au long de ma scolarité, en Corse mais aussi à Marseille

où j'ai vécu avec lui. En termes de principes, de valeurs, il m'a tout appris. »

À Bastia, le lycéen Simeoni peut laisser libre cours à sa passion folle pour le football. Il a commencé à y jouer avec sa bande de copains au village, puis il a fait son apprentissage dans l'équipe de Ponte-Leccia-Francardo.

« Cela s'est perpétué à Bastia où jusqu'au bac j'ai joué dans l'équipe première du Sporting Club, le SCB. C'était quand même une ascension exceptionnelle, en tout cas on me promettait un avenir dans le football. Le foot, j'en rêvais la nuit car je dormais peu, j'étais déjà très passionné et très anxieux. »

Le week-end, c'est le retour au village où la famille se ressource. Edmond est désormais adolescent, il sait ce qu'il veut. À Francardo ou à Lozzi, quand des conflits surgissent au sein des coteries ou des groupes de petits villageois, c'est à lui qu'on fait appel. Il impose alors son leadership naturellement.

Durant ces années de lycée, le noyau familial apparaît solide, avec des parents aimants mais stricts. Les personnalités des garçons se dessinent, s'affinent, Max, l'aîné, mûr, équilibré, sûr de lui.

Roland, le cadet, plus fantaisiste, électron libre, féru de mécanique, un peu têtu. Edmond, davantage fragile, empathique, a besoin d'être rassuré, entouré, guidé, mais il est aussi volontaire, opiniâtre.

Son baccalauréat en poche, Edmond a choisi. Il sait qu'il va suivre ses frères : « Sur le continent, on ne dit pas France à ce moment-là, la France, on l'apprend dans les livres d'histoire, on entretient avec elle un rapport charnel. Max doit poursuivre ses études de médecine générale, Roland également mais, lui, en dentaire. Quant à moi, je vais faire ce que l'on appelle alors le PCB – physique-chimie-biologie –, qui est l'année initiatique de la médecine. Max me rassurait encore et toujours, il m'expliquait tout et n'a eu de cesse de me convaincre que la médecine, c'était l'avenir. Donc, j'ai suivi. Si je garde une image très forte de ce grand saut vers Marseille que nous faisons tous les trois cette année-là, c'est parce que, vingt-quatre heures avant notre départ, une réunion familiale a eu lieu dans une villa cossue appartenant à mon oncle à Bastia. C'était une veillée funèbre car les trois jeunes, les trois espoirs quittaient la maison en même temps. La famille ne

se disait pas que nous partions pour nous former, que c'était pour notre bien. La seule chose qu'ils voyaient, tous, c'est que la maison serait bientôt vide, tel un objet inanimé. »

Veillée funèbre prémonitoire.

À peine débarqués à Marseille, les trois fils apprennent le décès de leur père d'un ulcère du duodénum qui le rongait depuis plusieurs années. Les frères Simeoni sont désespérés.

À 17 ans, Edmond, lui, n'accepte pas cette mort prématurée, il ne fera pas sa rentrée à la faculté de médecine. « J'ai eu un syndrome dépressif. En tout cas, je le qualifierais comme cela a posteriori, je n'avais plus de goût à rien, sauf pour le sport auquel je m'adonnais sans réserve. J'ai grimpé très vite les échelons à l'Olympique de Marseille puisque, un an ou deux après, je jouais en junior A, puis en première amateur, qui est l'antichambre des pros. Il y avait là des garçons qui ont fait ensuite fureur dans le football français. Comme eux, je participais aux championnats et je me préparais à entrer en équipe professionnelle avec un entraîneur de renom, Henri Roessler, de l'école de Reims. »

Un jour, au cours d'un match, un joueur agresse Edmond qui, en retour, lui décoche un coup de